

# Ce que dit réellement *Mein Kampf*

**Texte établi et annoté par Thierry FERAL  
à partir de la 17<sup>e</sup> édition de 1943,  
Zentralverlag der NSDAP,  
Franz Eher Nachf., Munich, 784 pages**

**© Association Amoureux d'Art en Auvergne  
Clermont-Ferrand / septembre 2018**

**Toute utilisation de cette traduction doit être dûment référencée**

*Avant d'aborder la lecture de ce texte redoutable,  
nous recommandons vivement celle de l'article  
« Lire Mein Kampf d'Adolf Hitler »,  
sur ce même site.*

## **Premier volume (1925)**

### **Chap. 10 : Causes de l'effondrement<sup>1</sup>**

#### **Section 1 : pages 245 – 269 de l'édition de référence**

La profondeur de chute de n'importe quel corps équivaut toujours à la distance entre sa position au moment considéré et celle qu'il occupait à l'origine. Cela s'applique également à l'écroulement des entités ethniques et des États. De ce fait, la position ou plus précisément la hauteur initiale revêt une importance cruciale. Seul ce qui est accoutumé à s'élever au-delà des limites ordinaires s'expose à une chute et à un écroulement d'une ampleur patente. Ce qui rend l'effondrement du Reich si douloureux et si horrible pour quiconque est capable de réflexion et de sentiment, c'est qu'il est aujourd'hui quasiment impossible de se représenter de quelle hauteur celui-ci s'est écroulé, compte tenu de son affligeant abaissement actuel.

Déjà la fondation du Reich était apparue comme nimbée d'or<sup>2</sup> de par la magie de cet événement qui exaltait la nation dans sa totalité. Après une succession de victoires

<sup>1</sup> Il s'agit ici pour Hitler de cimenter une « communauté de destin » (*Schicksalsgemeinschaft*) en usant d'arguments plus ou moins fantasmatiques qui visent à absoudre ses membres de toute culpabilité quant à l'effondrement de l'Allemagne (*Entschuldigungsmythen*) et leur suggèrent l'expiation des « vrais » coupables (*Sühnungsmythen*) afin de régénérer la mère-patrie (*Rettungsmythen*) ; Voir à ce propos Helm Stierlin, *Adolf Hitler* [1975], Francfort/Main, Suhrkamp, 1995, pp. 145-153 (trad. fr. Paris, PUF, 1980).

<sup>2</sup> Rappelons que la cérémonie eut lieu le 18 janvier 1871 dans la Galerie des Glaces du château de Versailles.

sans précédent<sup>3</sup>, voilà qu'en récompense d'un héroïsme immortel, les fils et petits-fils voient enfin naître un Reich. Que ce soit consciemment ou inconsciemment, peu importe, les Allemands eurent tous le sentiment que ce Reich — qui ne devait pas son existence aux tripatouillages de groupes parlementaires — surpassait de loin les autres États du simple fait du caractère grandiose de son instauration ; car ce n'était pas dans le caquetage d'une joute oratoire parlementaire, mais dans le tonnerre et le vrombissement du front pour investir Paris que s'était accompli l'acte solennel témoignant de la volonté que les Allemands, les princes comme le peuple, étaient déterminés à former dans l'avenir un Reich et à ériger de nouveau en symbole la couronne impériale<sup>4</sup>. Et cela ne s'était pas réalisé par le biais d'un assassinat<sup>5</sup>, ce ne furent ni des déserteurs ni des embusqués<sup>6</sup> qui fondèrent l'État bismarckien, mais les régiments du front.

Cet enfantement unique en son genre et ce baptême sous le signe du feu auréolaient déjà en eux-mêmes le Reich de l'éclat d'une gloire historique qui n'avait été consentie — et encore que rarement — aux États de l'Antiquité<sup>7</sup>.

Et quelle ne fut pas l'ascension qui s'amorça alors !

La liberté acquise vis-à-vis de l'extérieur assurait le pain quotidien à l'intérieur. La nation s'enrichit en nombre et en biens terrestres. Cependant l'honneur de l'État comme celui de l'ensemble de la population était gardé et protégé par une armée capable de mettre en lumière avec la plus grande netteté la différence avec l'ancienne Confédération germanique<sup>8</sup>.

La chute qui affecte le Reich et la communauté ethnique allemande est à un tel point abyssale que la collectivité, comme saisie de vertige, semble avoir de prime abord perdu tout sentiment et toute raison ; on est pratiquement incapable de se souvenir des sommets précédemment atteints tant la grandeur et la magnificence d'autrefois semblent n'avoir été rien d'autre qu'un rêve au vu de la misère d'aujourd'hui.

Ainsi s'explique que, à trop être aveuglé par le sublime, on en oublie de rechercher les signes précurseurs de l'abominable effondrement, lesquels devaient pourtant forcément déjà exister d'une quelconque façon.

---

<sup>3</sup> Voir détail in Joseph Rovin, *Histoire de l'Allemagne*, Paris, Seuil / points, 1999, pp. 535-556 ; cf. également Henry Bodgan, *Histoire de l'Allemagne*, Paris, Perrin / tempus, 2003, pp. 301-310.

<sup>4</sup> La couronne impériale avait perdu sa fonction symbolique le 6 août 1806, à l'abdication du dernier empereur du Saint-Empire romain germanique, François II, suite à la création le mois précédent par Napoléon de la Confédération du Rhin ; Cf. Henry Bodgan, *Histoire de l'Allemagne*, *op. cit.*, pp. 260-262. (François restera empereur d'Autriche jusqu'en 1835 sous le nom de François 1<sup>er</sup> ; en 1810, il maria sa fille Marie-Louise à Napoléon). Il est important de souligner qu'à Versailles il n'y eut ni couronne ni couronnement ; le roi de Prusse fut tout simplement *proclamé* Empereur allemand par les autres princes.

<sup>5</sup> Allusion à l'archiduc d'Autriche François-Ferdinand que Hitler considérait comme « le plus mortel ennemi de la germanité » (cf. *Ce que dit réellement Mein Kampf*, premier vol., chap. 1, p. 10) et dont l'assassinat à Sarajevo le 28 juin 1914 lui avait paru être une aubaine pour la constitution d'une communauté germanique soudée contre ses ennemis.

<sup>6</sup> Ce qui aux yeux de Hitler est le cas pour les fondateurs de la République de Weimar ; il n'ignore pas par exemple que ceux-ci (les social-démocrates Friedrich Ebert et Philipp Scheidemann, ainsi que les catho-centristes Matthias Erzberger et Constantin Fehrenbach) avaient en tant que députés présenté en juillet 1917 devant le parlement une résolution de paix qui avait été adoptée mais bientôt contrée par une mobilisation ultranationaliste conduite notamment par le grand-amiral Alfred von Tirpitz.

<sup>7</sup> Rappelons ici la somme magistrale de l'historien et germaniste Johann Chapoutot, *Le National-socialisme et l'Antiquité*, Paris, PUF, 2008.

<sup>8</sup> 1815-1866, autrement dit du Congrès de Vienne après la chute de Napoléon (1814) jusqu'à la création par Bismarck de la Confédération de l'Allemagne du Nord qui précède la fondation du nouveau Reich en janvier 1871 ; voir le mémoire de master 2 de Jean-Gabriel Herbinet, *Vers une armée allemande unifiée*, Paris IV, 2009 (sous la direction de Jean-Paul Bled).

Naturellement cela ne s'applique qu'à ceux pour qui l'Allemagne était plus qu'un simple lieu de séjour pour gagner et consommer de l'argent ; de fait, eux seuls sont à même de ressentir combien la situation présente est une catastrophe alors qu'elle est pour les autres l'accomplissement espéré de longue date de leurs souhaits jusqu'ici inassouvis.

Pourtant les signes précurseurs étaient alors manifestes, même s'il n'y avait eu qu'une petite minorité qui s'était efforcée d'en tirer un certain nombre d'enseignements<sup>9</sup>.

Mais aujourd'hui, cela est plus nécessaire que jamais.

On ne peut parvenir à soigner une maladie qu'en en connaissant l'agent pathogène, et c'est exactement la même chose en ce qui concerne la thérapeutique à appliquer aux maux politiques. Bien sûr, on discerne et découvre habituellement avec plus de facilité les signes extérieurs d'une maladie, ses manifestations qui crèvent les yeux, que ses causes internes. Voilà la raison pour laquelle tant de gens ne vont absolument jamais au-delà du repérage des effets externes et les confondent qui plus est avec la cause, s'évertuant même à dénier radicalement l'existence de celle-ci. C'est ainsi qu'actuellement la plupart d'entre nous considèrent l'effondrement de l'Allemagne en premier lieu sous l'angle de sa détresse économique et des conséquences qui en découlent. Rares sont ceux qui n'ont pas à en pâtir personnellement — d'où le fait que c'est le motif déterminant retenu par chaque individu pour s'expliquer l'ampleur du désastre. Par contre, la grande masse considère l'effondrement beaucoup moins d'un point de vue politique, culturel et éthico-moral. En la matière, nombreux sont ceux chez qui le sentiment comme la raison sont totalement défailants.

Qu'il en soit ainsi en ce qui concerne la grande masse, passe encore, mais que même dans les cercles de l'intelligentsia on considère en premier lieu l'effondrement de l'Allemagne en tant que « catastrophe économique » et que, partant, on attende de l'économie qu'elle soigne le pays, voilà une des causes pour laquelle aucune guérison n'a été possible jusque-là. Lorsqu'on réalisera enfin que l'économie ne joue ici qu'un rôle secondaire sinon tertiaire et que ce sont les facteurs politiques, éthico-moraux, ainsi que de sanguinité<sup>10</sup>, qui tiennent le devant de la scène, on parviendra alors à comprendre les causes du malheur actuel, et par là même à trouver les moyens et les voies de la guérison.

C'est pourquoi la question des causes de l'effondrement de l'Allemagne est d'une importance cruciale, surtout pour un mouvement politique qui s'est précisément fixé pour but de surmonter la défaite.

Mais lors d'une telle recherche dans le passé, il faut là encore absolument se garder de confondre les effets qui sautent le plus aux yeux avec les causes moins visibles.

L'explication la plus facile et à ce titre la plus répandue pour notre malheur d'aujourd'hui est qu'il s'agirait des répercussions de la guerre qui vient d'être perdue

---

<sup>9</sup> Cette « minorité » sera à partir de 1934 l'objet de cours en Sorbonne par le grand germaniste Edmond Vermeil (cf. son livre *Doctrinaires de la révolution allemande*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1938) ; on lui donnera après la publication de la thèse du secrétaire d'Ernst Jünger, Armin Mohler (1950, soutenue l'année précédente à Bâle auprès des philosophes Karl Jaspers et Hermann Schmalenbach), le nom global de « Révolution conservatrice ».

<sup>10</sup> Cf. Anne Quinchon-Caudal, « Ceci est ton sang ». *L'anthropologie nationale-socialiste entre mysticisme et science aryenne*, Thèse de doctorat en études germaniques, Paris IV, 2005, ainsi que l'article « Sang et nazisme », in Pierre-André Taguieff et al., *Dictionnaire historique et critique du racisme*, Paris, PUF, 2013 ; voir également Johann Chapoutot, *La Loi du sang : penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, 2014, ou encore Édouard Conte et Cornelia Essner, *La Quête de la race*, Paris, Hachette, 1995.

et en conséquence que c'est cette dernière qui serait la cause de notre présente infortune.

Sans doute bien des gens croiront sincèrement à cette absurdité, mais il y en a davantage encore dans la bouche desquels une telle explication relève tout simplement du mensonge et d'une contrevérité sciemment proférée. Cette dernière remarque vaut pour tous ceux qui de nos jours se trouvent en train de brouter au râtelier gouvernemental. De fait, est-ce que ce ne sont pas précisément les prophètes de la révolution qui à l'époque ne cessaient de marteler à la population que, quelle que soit l'issue de cette guerre, cela ne ferait absolument aucune différence pour les masses ?<sup>11</sup> N'ont-ils pas au contraire assuré avec le plus grand sérieux que tout au plus le « grand capital » pouvait avoir un intérêt au dénouement victorieux de ce gigantesque affrontement entre nations, mais jamais le peuple allemand et a fortiori l'ouvrier allemand<sup>12</sup> ? Oui, est-ce que ce ne sont pas ces apôtres de la réconciliation mondiale qui tout au contraire déclaraient que seul le « militarisme » se verrait réduit à néant par la défaite de l'Allemagne et que par contre le peuple allemand célébrerait alors sa plus glorieuse résurrection ? Ne rendait-on pas hommage dans ces milieux à la bienveillance de l'Entente tout en rejetant sur l'Allemagne l'entière responsabilité de la boucherie ? Mais aurait-on pu faire cela sans expliquer que même la défaite militaire ne porterait pas particulièrement à conséquence pour la nation ? Est-ce que la révolution ne claironna pas de bout en bout sur le mode lénifiant qu'elle allait bien sûr faire obstacle à la victoire du drapeau allemand mais que, en revanche, elle allait conduire comme jamais le peuple allemand à sa liberté intérieure ainsi qu'extérieure<sup>13</sup> ?

Oserez-vous prétendre qu'il en fut autrement, bande de misérables hypocrites<sup>14</sup> ?

Il faut véritablement une sacrée dose d'impertinence judaïque pour rendre maintenant la défaite militaire responsable de l'effondrement quand on sait que le « Vorwärts » de Berlin, l'organe central de tous les traîtres à la patrie<sup>15</sup>, écrivait que

---

<sup>11</sup> Souvenons-nous par exemple de Rosa Luxemburg : « *La guerre mondiale ne sert ni la défense nationale ni les intérêts politiques ou économiques des masses populaires [...]. Le but socialiste ne pourra être atteint par le prolétariat international que s'il fait front sur toute la ligne contre l'impérialisme et fait du mot d'ordre : „Guerre à la guerre !” [...] la ligne fondamentale de sa politique pratique* » ; cit. in Ossip K. Flechtheim, *Le Parti communiste allemand sous la République de Weimar*, Paris, Maspero, 1972, p. 40.

<sup>12</sup> Cf. Clara Zetkin : « *Les ouvriers n'ont rien à gagner à cette guerre, mais bien à y perdre tout ce qui leur est cher [...]. À bas le capitalisme qui sacrifie des millions d'hommes à la richesse et au pouvoir des possédants* » ; cit. in *ibid.*, pp. 43-44.

<sup>13</sup> Cf. Karl Liebknecht : « *Il nous faut tendre toutes nos forces pour [...] édifier un nouvel État du prolétariat, un régime de paix, de bonheur et de liberté pour nos frères allemands et pour nos frères dans le monde entier. Nous leur tendons la main et les appelons à faire la révolution mondiale* » ; cit. in *ibid.*, p. 59.

<sup>14</sup> Dans son histoire du national-socialisme (*Deutschland erwache ! Geschichte des Nationalsozialismus*, Leipzig, Hess & Co. Verlag, 1932), Ernst Ottwalt notait que dans ce chapitre « *Hitler associe allègrement tout ce qui lui passe par la tête... Le vrai côtoie le faux, ce qui relève de l'évidence se combine aux pires aberrations, et tout cela se retrouve emballé dans la grandiloquence solennelle d'un petit-bourgeois ne possédant qu'un vernis de culture* ». Sur Ottwalt, le communiste allemand qui en émigration à Moscou sera victime des purges staliniennes, et sur son livre aujourd'hui passablement oublié, voir Ingrid Belke, in Hans Otto Horch *et al.*, *Conditio Judaica, vol. 3 : Judentum, Antisemitismus und deutschsprachige Literatur vom Ersten Weltkrieg bis 1933/1938*, Tübingen, Niemeyer, 1993, pp. 157-176 ; cf. également Helmut Peitsch, « Ernst Ottwalt's *Awaken Germany ! A History of National Socialism*, in Klaus L. Berghahn *et al.*, *Unmasking Hitler. Cultural Representations of Hitler from the Weimarer Republic to the Present*, Bern, Peter Lang, 2005, pp. 35-58.

<sup>15</sup> Journal phare de la Social-démocratie, le *Vorwärts* était depuis 1907 dirigé par des rédacteurs en chef d'origine juive : Rudolf Hilferding jusqu'en novembre 1916, puis Friedrich Stampfer jusqu'en 1919 et de nouveau de 1920 à 1933. ; le quotidien avait pris résolument position contre la guerre alors qu'il

cette fois le peuple allemand n'aurait plus le loisir de ramener son drapeau à la maison en triomphateur<sup>16</sup> !

Et on voudrait maintenant que ce soit le motif de notre effondrement ?

Il serait naturellement totalement vain de polémiquer avec de tels menteurs sans mémoire ; je n'aborderais du reste même pas le sujet si malheureusement cette absurdité n'était pas colportée par autant d'écervelés qui, cela étant, n'agissent ni par méchanceté ni par fourberie consciente. De plus, ces observations sont censées fournir à nos militants propagandistes des outils, en tout état de cause extrêmement utiles à une époque où toute parole se trouve communément falsifiée à peine prononcée.

Voici donc ce qu'il convient de répliquer à l'affirmation selon laquelle la guerre perdue serait responsable de l'effondrement de l'Allemagne :

Il est vrai que la perte de la guerre a eu un impact effroyable quant à l'avenir de notre patrie, mais cette perte, loin d'être une cause, n'a elle-même été que la conséquence d'autres causes. Qu'une fin malheureuse de ce combat à la vie et à la mort ne puisse qu'entraîner des conséquences catastrophiques, cela était parfaitement clair pour toute personne perspicace et sans malveillance. Hélas, il y en eut d'autres auxquels cette perspicacité sembla faire défaut au bon moment ou qui, à l'encontre de ce qu'ils savaient, ont pourtant d'abord contesté puis nié cette vérité. Ce furent majoritairement ceux qui après l'accomplissement de leurs souhaits intimes<sup>17</sup> prirent soudain tardivement conscience de la catastrophe qu'ils avaient contribué à provoquer. Ce sont donc eux les responsables de l'effondrement et non pas la guerre perdue ainsi qu'ils se plaisent tout d'un coup à le crier sur les toits. En effet, la défaite ne fut en vérité que la conséquence de leurs agissements et non, comme ils veulent maintenant le prétendre, le résultat d'un « mauvais » commandement. L'adversaire non plus ne se composait pas de lâches, lui aussi savait mourir ; son effectif fut dès le premier jour plus fourni que celui de l'armée allemande et les arsenaux du monde entier étaient à la disposition de son équipement technique : en conséquence, il est absolument indéniable que le mérite des victoires allemandes remportées durant quatre années contre tout un monde revient pleinement — par-dessus tout héroïsme et toute « organisation » — à un commandement supérieur. L'organisation et la direction de l'armée allemande furent la chose la plus prodigieuse qu'il ait été jusqu'alors donné de voir sur terre. Leurs défaillances ont tenu aux limites inhérentes à l'espèce humaine à suffire à toutes les contraintes.

Que cette armée se soit effondrée n'a pas été la cause de notre infortune actuelle mais uniquement la conséquence d'autres crimes, une conséquence qui, pour dire vrai, a fait survenir elle-même à son tour un autre effondrement, cette fois bien visible.

Ce qui suit va prouver que je dis la vérité :

Une défaite militaire conduit-elle fatalement à un écroulement intégral d'une nation et d'un État ? Depuis quand cela résulte-t-il d'une guerre malheureuse ? Est-il forcé que les peuples périssent en raison d'une guerre perdue ?

Une brève réponse suffira : c'est de règle quand les peuples militairement vaincus doivent payer le prix de leur putréfaction interne, de leur lâcheté, de leur manque de caractère, bref de leur indignité. Dans le cas contraire, la défaite militaire joue

---

était dirigé par Hilferding ; par contre Stampfer avait imposé un retour à des positions patriotiques conformes au *Burgfrieden* (Union sacrée).

<sup>16</sup> Référence à la victoire de Sedan du 2 septembre 1917, laquelle devint fête nationale (*Sedantag*) jusqu'en 1918 ; les drapeaux de l'armée française avaient été emmenés en Allemagne.

<sup>17</sup> Cf. p. 3, § 1.

beaucoup plus le rôle de catalyseur d'une nouvelle ascension encore plus grandiose que celui de tombeau de l'existence de ces peuples.

L'histoire offre une infinité d'exemples allant dans le sens de cette affirmation.

La défaite militaire du peuple allemand n'est malheureusement pas une catastrophe imméritée mais bien au contraire le juste châtiment de la rétribution éternelle<sup>18</sup>. Cette défaite, nous l'avons plus que méritée. Elle n'est que la manifestation extérieure la plus manifeste de notre déclin parmi toute une série de manifestations intérieures qui, en dépit de leur visibilité, étaient probablement restées cachées aux yeux de la majorité des gens, ou qu'alors, à la manière de l'autruche, on se refusait à voir.

Arrêtons-nous un instant sur la manière dont a réagi le peuple allemand à l'annonce de cette défaite. N'avait-on pas dans nombre de milieux exprimé carrément et sans la moindre vergogne sa joie quant à l'infortune de la patrie ? Mais qui agit ainsi, sinon celui qui mérite réellement une telle sanction ? Oui, n'est-on pas allé jusqu'à se vanter d'avoir en définitive fait céder le front ? Et ce ne sont pas nos ennemis qui ont fait cela, non, non, ce sont des Allemands qui ont pris la responsabilité d'une telle ignominie ! Peut-on dès lors dire que c'est à tort que le malheur leur a fondu dessus ? Au surplus, depuis quand se paie-t-on le luxe de s'attribuer à soi-même la culpabilité de la guerre ? Et cela à l'encontre de ce qu'on connaît et sait parfaitement !

Non et encore une fois non : au vu de la manière dont le peuple allemand a réagi à l'annonce de la défaite, il est on ne peut plus limpide que la cause véritable de notre effondrement est à rechercher ailleurs que dans la perte purement militaire de quelques positions ou dans l'échec d'une offensive ; en effet, si le front en tant que tel avait réellement flanché et si sa déconiture avait été fatale à la patrie, alors le peuple allemand aurait accueilli tout autrement la défaite. On aurait à ce moment-là supporté son cortège de malheurs en serrant les dents ou on l'aurait déploré, accablé par la douleur ; à ce moment-là, les cœurs auraient été remplis de rage et de fureur à l'égard de nos ennemis devenus vainqueurs par perfidie du hasard ou même volonté du destin ; à ce moment-là, la nation aurait — à l'instar du Sénat romain<sup>19</sup> — témoigné aux divisions vaincues sa gratitude de s'être jusqu'au bout sacrifiées pour la patrie, tout en les adjurant de ne pas désespérer du Reich. Quant à la capitulation, elle n'aurait été signée que par raison, tandis que le cœur aurait, lui, déjà battu pour le redressement à venir.

C'est ainsi qu'aurait été accueillie une défaite qui n'aurait été due qu'à la seule fatalité. À ce moment-là, on se serait abstenu de rire et de danser, de se vanter de lâcheté et de glorifier la défaite, de bafouer les combattants et de traîner dans la boue leur drapeau et leurs emblèmes, mais surtout : à ce moment-là ne se serait jamais produit ce phénomène horrible qui poussa un officier anglais, le colonel Repington<sup>20</sup>, à déclarer avec mépris : « Chez les Allemands, un individu sur trois est un traître ». Non, jamais cette peste n'aurait alors pu prendre les proportions de cette marée suffocante qui depuis maintenant cinq années a englouti jusqu'au dernier reliquat de considération que nous manifestait encore le reste du monde.

Voilà qui met parfaitement en évidence le mensonge de l'allégation que la guerre perdue serait la cause de l'effondrement de l'Allemagne. Non, cet écroulement militaire n'a lui-même été que la conséquence de toute une série de manifestations

---

<sup>18</sup> « *Züchtigung der ewigen Vergeltung* » ; dans la Bible, l'Éternel juge et rétribue les personnes et les nations selon ce qu'elles accomplissent (*vergelt*).

<sup>19</sup> À l'issue de la défaite de Cannes face aux troupes carthagoises.

<sup>20</sup> Charles à Court Repington (1858-1925), lieutenant-colonel dans l'armée britannique jusqu'en 1902 puis journaliste en charge des questions militaires pour le *Morning Post*, le *Times*, et enfin le *Daily Telegraph* ; auteur de *The First World War* (1920) et *After the War* (1922).

morbides et de leurs agents pathogènes qui affectaient la nation allemande déjà en temps de paix. Ce fut là la première répercussion catastrophique visible pour tous d'un empoisonnement éthico-moral ainsi que d'une diminution de l'instinct d'auto-conservation et de ses prérequis qui, depuis de nombreuses années déjà, avaient commencé à miner les fondements de notre communauté ethnique et du Reich. Mais il aura fallu l'incommensurable mythomanie de la Juiverie et de ses organisations de combat marxistes pour que la responsabilité de l'effondrement soit imputée justement à l'homme qui fut le seul à avoir essayé avec détermination et énergie d'empêcher une catastrophe qu'il avait prévue et d'épargner à la nation le temps de l'extrême humiliation et de l'ignominie. En désignant Ludendorff<sup>21</sup> comme le responsable de la perte de la Première Guerre mondiale, on déposséda des armes du droit moral le seul accusateur dangereux capable de se dresser contre les traîtres à la patrie. Pour ce faire, on partit du principe très juste que l'ampleur du mensonge inclut toujours un certain facteur de crédibilité du fait que la grande masse du peuple est beaucoup plus portée au tréfonds de son cœur à se laisser corrompre qu'à faire consciemment et intentionnellement le mal ; elle est par conséquent — en raison de la candeur primitive de son âme — plus facilement victime d'un gros mensonge que d'un petit, du fait qu'elle-même se laisse de temps à autre aller à de petits mensonges, mais aurait trop honte d'en commettre de gros. Il ne lui viendra jamais à l'esprit de préférer une telle contrevérité et elle ne parviendra pas à croire qu'il soit possible que d'autres aient la monstrueuse audace de se livrer à cette infâme falsification ; oui, même en l'éclairant à ce sujet, elle sera longuement habitée par le doute et l'irrésolution, et elle persistera pour le moins à prendre pour argent comptant une quelconque cause qui lui aura été suggérée ; voilà pourquoi il restera toujours quelque chose du plus impudent mensonge — une réalité que tous les grands virtuoses de la mystification et toutes les grandes associations de mythomanes de ce monde ne connaissent que trop bien et n'hésitent pas à exploiter de façon ignoble<sup>22</sup>. Toutefois, les meilleurs connaisseurs de cette vérité concernant les possibilités d'exploitation du mensonge et de la diffamation ont été de tout temps les Juifs ; de fait, toute leur existence est d'entrée de jeu construite sur un seul et unique mensonge d'envergure, à savoir qu'ils constitueraient une collectivité religieuse alors qu'il s'agit d'une race — *et pas n'importe laquelle* ! C'est ainsi qu'un des plus grands esprits qu'ait connus l'humanité les a pour toujours catégorisés par une formule d'une foncière vérité et qui restera éternellement juste : il les a nommés « les grands maîtres du mensonge »<sup>23</sup>. Celui qui n'en convient pas ou en doute ne sera plus jamais à même d'aider à faire triompher la vérité en ce monde.

Il est presque permis de considérer que cela a été une grande chance pour le peuple allemand que sa maladie larvée ait soudain été abrégée par une si épouvantable catastrophe, car la nation aurait sinon connu un naufrage certes moins brutal mais d'autant plus radical. La maladie se serait chronicisée alors qu'en prenant la forme

<sup>21</sup> Voir *Ce que dit réellement Mein Kampf*, premier vol., chap. 4, note 81.

<sup>22</sup> Très exactement ce que fera Hitler ; voir ce qu'en disait déjà Bruno Frank en 1939 dans son écrit politique *Lüge als Staatsprinzip* (« Le mensonge comme principe d'État ») ; non publié à l'époque puis oublié, ce texte est disponible depuis 2017 aux éditions Books on Demand, Norderstedt ; Bruno Frank, né à Stuttgart en 1887, écrivain d'origine juive, quitte l'Allemagne en 1933, installation aux USA en 1939 où il meurt en 1945 ; excellente biographie par Sascha Kirchner, *Der Bürger als Künstler : Bruno Frank, Leben und Werk*, Düsseldorf, Grupello, 2009.

<sup>23</sup> Il s'agit d'Arthur Schopenhauer dans *Parerga und Paralipomena* [1851] ; Hitler a légèrement modifié la formule d'origine ; il écrit : « *die großen Meister der Lüge* » (les grands maîtres du mensonge), alors que le texte du philosophe dit : « *große Meister im Lügen* » (de grands maîtres en matière de mensonge) ; cf. *P. u. P.*, vol. 2, réédition Hübscher, Wiesbaden, 1947, p. 379 (trad. fr. Paris, Coda, 2005) :

aigüe de l'effondrement, elle a pu être au moins clairement et nettement identifiée par un assez grand nombre de gens. Ce n'est pas par hasard que l'homme s'est rendu plus facilement maître de la peste que de la tuberculose. L'une procède par vagues meurtrières qui horrifient et ébranlent l'humanité, l'autre se faufile en douce ; l'une est source de terreur, l'autre d'indifférence progressive. Mais la conséquence est que l'homme s'est opposé à la première en mobilisant toute la virulence de son énergie, alors qu'il tente d'endiguer la phtisie en recourant à de bien faibles moyens. Ainsi s'est-il rendu maître de la peste, alors qu'il est dominé par la tuberculose.

Il en va exactement de même pour ce qui est des pathologies qui affectent le corps de toute communauté ethnique<sup>24</sup>. Si elles ne se manifestent pas d'une manière catastrophique, l'homme commence à s'y accoutumer pour finalement, quel que soit le temps que cela va prendre, y succomber avec d'autant plus de certitude.

C'est alors réellement une chance — cruelle, il est vrai — si le destin prend le parti d'intervenir dans ce lent processus de putréfaction et par un choc soudain détermine celui qui est touché par la maladie à en finir avec elle. Il n'est en effet pas rare qu'une telle catastrophe aboutisse à cela. Elle peut alors facilement devenir le moteur d'une guérison à laquelle on s'emploiera désormais avec une détermination sans faille.

Mais même en pareil cas, il est évident que le prérequis est une fois de plus l'identification des causes intrinsèques qui ont été à l'origine de la pathologie concernée.

Là encore, le plus important reste la distinction entre les agents pathogènes et les états qu'ils engendrent. Celle-ci sera d'autant plus difficile à établir que les substances morbifiques ont plus longtemps habité le corps de la communauté ethnique et que s'est au cours des années imposé comme une évidence qu'elles lui sont inhérentes. Car il peut très facilement se produire qu'on considère au bout d'un certain temps des toxines indéniablement nuisibles comme une composante de sa propre ethnicité ou tout au moins qu'on s'en accommode comme d'un mal nécessaire, tant et si bien qu'une recherche de l'agent pathogène étranger n'est absolument plus jugée indispensable.

Il est ainsi indéniable que certains syndromes étaient apparus durant la longue paix des années ayant précédé la guerre et avaient été identifiés comme tels, sans qu'on se soit pour autant véritablement soucié, à quelques exceptions près, de l'agent pathogène en cause. Ici, une fois encore, ces exceptions concernaient prioritairement les événements ayant trait à la vie économique dont l'individu prenait plus intensément conscience que des syndromes relevant de toute une série d'autres domaines.

Il existait de nombreux signes de déclin qui auraient dû inciter à sérieusement réfléchir.



Du point de vue économique, il importe de préciser ce qui suit :

---

<sup>24</sup> « *Erkrankungen von Volkskörpern* » ; pour Hitler, l'individu relève d'une matrice raciale spécifique qui détermine sa condition existentielle ; chacun ne représente qu'un minuscule fragment du vaste ensemble biologique que constitue la communauté ethnique, laquelle est considérée comme le « corps total » ; tout ce qui provient — tant du point de vue physique que mental, intellectuel, etc... — d'une matrice raciale différente et s'insinue dans le « corps total », ne peut qu'en affecter l'harmonie et la santé. Le *Führer* puise ici dans l'abondante fourniture doctrinale qui a fleuri à la charnière du XIX<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècle et qui ne fut pas l'apanage que de quelques illuminés...



Du fait de l'augmentation frénétique de la population allemande avant la guerre<sup>25</sup>, la question de l'approvisionnement indispensable en pain quotidien occupa avec toujours plus d'acuité le premier plan de toute réflexion et action d'ordre politique comme économique. Malheureusement, on ne parvint pas à se décider à recourir à l'unique solution ad hoc ; par contre, on pensa pouvoir atteindre l'objectif à meilleur compte. Il était fatal que le renoncement à l'acquisition de nouveaux territoires et son remplacement par l'illusion d'une conquête du monde par l'économie finissent par conduire à une industrialisation aussi effrénée que nuisible.

La première conséquence gravissime que cela provoqua fut l'affaiblissement de la classe paysanne. Dans la mesure même où celle-ci régressait, la masse prolétarienne des grandes villes ne cessait de s'accroître ; au final, l'équilibre fut totalement rompu.

C'est à partir de ce moment qu'apparût vraiment le brutal contraste entre riches et pauvres. L'abondance et l'indigence vivaient si proches l'une de l'autre qu'il n'aurait pu ni su en résulter autre chose qu'une bien triste situation. Misère et fréquent chômage se mirent à se livrer à leur sale jeu auprès des gens, avec pour séquelles l'insatisfaction et la rancœur. C'est vraisemblablement à partir de là que s'instaura le clivage politique en classes. En dépit de l'épanouissement économique, le mécontentement ne cessa de s'amplifier ; il atteignit même un tel degré que la conviction que « ça n'avait que trop duré » se généralisa, toutefois sans que les gens aient eu — ou aient été à même d'avoir — une idée précise de ce qu'il était souhaitable qu'il advienne.

C'étaient les symptômes typiques d'une profonde insatisfaction qui cherchaient de la sorte à s'extérioriser.

Mais bien pires encore furent d'autres conséquences induites par l'économisation de la nation<sup>26</sup>.

Au fur et à mesure de l'ascension de l'économie au rang de souveraine de l'État, l'argent devint le dieu que chacun devait servir et devant lequel chacun devait s'incliner. De plus en plus, les dieux célestes, considérés comme vieillissés et dépassés, furent mis au rancart et à leur place, ce fut à l'idole Mammon<sup>27</sup> qu'on fit l'offrande de l'encens.

La porte fut ouverte à une dégénérescence<sup>28</sup> véritablement redoutable, redoutable notamment parce que survenant en un temps où la nation était susceptible d'avoir besoin plus que jamais de faire montre d'un esprit héroïque à toute épreuve<sup>29</sup>. L'Allemagne devait s'attendre à avoir un jour prochain à défendre par l'épée sa tentative d'assurer son pain quotidien via une « action économique pacifique ».

Le règne de l'argent fut malheureusement aussi avalisé par l'autorité dont le devoir aurait été de s'y opposer avec le plus de fermeté. En amenant en particulier la noblesse dans l'orbite du nouveau capital financier, sa majesté l'Empereur commit une désastreuse bourde. Certes, on concèdera à sa décharge que Bismarck lui-même n'avait, hélas, à cet égard pas pris conscience du danger encouru. C'est

---

<sup>25</sup> 49 millions en 1890, 67 millions en 1914 ; cf. Franz F. Wurm, *Wirtschaft und Gesellschaft in Deutschland 1848-1948*, Opladen, Leske, 1975, p. 88.

<sup>26</sup> « *die Verwirtschaflichung der Nation* » que l'on pourrait aussi traduire par « la dissolution de la nation dans l'économique ».

<sup>27</sup> Symbole dans la Bible du culte de l'argent.

<sup>28</sup> « *Entartung* » ; cf. T. Feral, *Culture et dégénérescence en Allemagne*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 74 sq.

<sup>29</sup> Dans les éditions antérieures (cf. p. ex. *Mein Kampf*, édition bleue en gothique, 1936, p. 256), cette phrase était : « [...] en un temps où la nation était susceptible d'avoir besoin plus que jamais, à **une heure présumée menaçante et critique**, de faire montre d'un esprit héroïque à toute épreuve ».

néanmoins ainsi que les vertus idéales se trouvèrent en pratique reléguées derrière la valeur de l'argent ; en effet, il était évident que la noblesse d'épée, une fois un tel processus enclenché, se verrait à brève échéance supplantée par la noblesse financière. Il est plus facile de mener à bien des opérations pécuniaires que de gagner des batailles. Pour l'authentique héros ou même homme d'État, il devint alors intolérable de se retrouver désormais amalgamé avec le premier Juif-banquier<sup>30</sup> venu ; l'homme réellement méritant ne pouvait plus éprouver d'intérêt à se voir octroyer des décorations à bon marché et repoussait poliment l'offre<sup>31</sup>. Mais considérée sous l'angle purement sanguin, une telle évolution était profondément triste : la noblesse perdit de plus en plus la conscience raciale primordiale à son existence et il aurait été beaucoup plus juste de parler pour l'essentiel de ses représentants d'un « simulacre de noblesse »<sup>32</sup>.

*Un grave symptôme économique de déchéance fut la lente extinction du droit de propriété individuel et le transfert progressif de l'ensemble de l'économie entre les mains de sociétés par actions.*

C'est à partir de ce moment-là que le travail avait commencé à être réduit à un simple objet de spéculation par des affairistes juifs<sup>33</sup> sans scrupules ; Quant à l'éloignement de la propriété par rapport au salariat, il fut poussé à l'extrême<sup>34</sup>. La bourse commença à triompher et se prépara, lentement mais sûrement, à prendre en charge et sous son contrôle la vie de la nation.

---

<sup>30</sup> « *Bankjude* » ; entendons un banquier qui est avant tout un juif, c'est-à-dire qui met son activité bancaire au service de de la domination juive. Cf. Ralph Keyzers, *L'intoxication nazie de la jeunesse allemande*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 146, extrait de *Der Giftpilz* (le champignon vénéneux), 1938, destiné aux enfants de 8-9 ans : « *N'as-tu point lu la Bible, Liselotte ? Il est écrit que le Dieu juif a dit un jour à son peuple : „Engloutissez tous les autres en ce monde !” Sais-tu ce que cela signifie ! Que les Juifs se doivent d'anéantir tous les peuples différents d'eux-mêmes. Ils se doivent de les exploiter jusqu'à leur trépas. Liselotte, essaye de comprendre... Oui, mon enfant, tel est le Juif et son Dieu est richesse. Pour parvenir à cette richesse, il ne reculerait devant aucun crime. Et celle-ci lui servirait à nous réduire en esclavage, à nous détruire et à mener toute la terre à sa perte.*

*Le désir des Juifs dans le monde  
est l'argent, l'argent, l'argent, l'argent seul,  
par meurtre ou par vol, peu importe,  
pourvu que leur but soit atteint.  
Ne le soucient ni colère ni moquerie.  
Par l'argent, il veut nous éliminer,  
et le monde entier gouverner. »*

<sup>31</sup> L'empereur Guillaume II avait notamment anobli les banquiers d'origine juive Maximilian von Goldschmidt-Rothschild (1843-1940), Paul von Schwabach (1867-1938), Otto von Mendelssohn Bartholdy (1868-1949) ; à partir de 1903, son conseiller financier fut Max Warburg (1867-1946) dont il décorera le frère devenu citoyen américain, Paul Moritz Warburg (1868-1932), en 1912 (fondateur de la Réserve fédérale de Washington, ce dernier était un important contributeur à la coopération culturelle américano-allemande).

<sup>32</sup> Concernant la conception nazie de la noblesse, voir Richard Walther Darré, *Neuadel aus Blut und Boden*, Munich, Lehmann, 1930 (trad. fr. *La Race. Nouvelle noblesse du sang et du sol*, Paris, Sorlot, 1939) ; cf. également Alfred Rosenberg, *Gold und Blut : Rede am 28. November 1940 in der französischen Abgeordnetenversammlung zu Paris*, Munich, Eher, 1941 (ce discours « Sang et Or » prononcé par Alfred Rosenberg le 28 novembre 1940 à la Chambre des députés à Paris a été partiellement traduit dans *Le Petit Parisien* et *Le Matin* du 29 nov. 1940).

<sup>33</sup> Hitler écrit « *Schacherer* » ; le choix du terme n'est pas neutre ; emprunté au yiddish où il désigne celui qui se livre à un commerce malhonnête, il relève du lexique antisémite ; il reste de nos jours extrêmement péjoratif ; cf. SCHACHER, in Hans Peter Althaus, *Chuzpe, Schmus & Tacheles. Jiddische Wortgeschichten*, Munich, Beck, 2006, chap. 3 : Geschäftliches.

<sup>34</sup> Éclairant : l'article de John Brech, « Le III<sup>e</sup> Reich et le capitalisme », in *Politique Étrangère*, 6/1937 ; le problème de la propriété est évoqué pp. 511-513.

Déjà avant la guerre, l'internationalisation de l'économie allemande avait été mise en chantier par le biais de l'actionnariat. Certes, un certain nombre d'industriels allemands avaient encore tenté avec détermination de se soustraire à ce sort, mais ils avaient fini par être eux aussi victimes de l'offensive unitaire des rapaces du capital financier qui livraient ce combat avec notamment l'appui de leur plus fidèle camarade, le mouvement marxiste.

La guerre permanente contre l'« industrie lourde » allemande constitua le point de départ manifeste de l'internationalisation de l'économie allemande à laquelle aspirait le marxisme et qui toutefois ne put pleinement aboutir qu'avec la victoire du marxisme durant la révolution. À l'heure même où j'écris ceci, l'offensive générale contre les chemins de fer du Reich allemand a fini par parvenir à ses fins ; ceux-ci passent désormais aux mains du capital financier international<sup>35</sup>. La Social-démocratie « internationaliste » a par là même de nouveau atteint un de ses objectifs majeurs.

À quel point ce « fourvoiement économique »<sup>36</sup> de la communauté ethnique allemande avait réussi, c'est ce qui ressort sans conteste avec une absolue limpidité de l'opinion que put émettre une fois la guerre finie un des acteurs majeurs de l'industrie allemande et surtout du commerce, à savoir que seule l'économie en tant que telle serait en mesure de relever l'Allemagne. Cette absurdité fut proférée au moment où la France faisait de nouveau reposer prioritairement l'enseignement dans ses établissements scolaires sur les humanités<sup>37</sup> afin de parer à l'erreur comme quoi la nation et l'État devraient leur pérennité à l'économie et non pas aux valeurs idéales éternelles. Cette déclaration, dont la paternité revint à l'époque à nul autre que

---

<sup>35</sup> En octobre 1924 est créée dans le cadre du plan Dawes (Hitler est emprisonné à Landsberg depuis avril) la Compagnie des Chemins de fer allemands (*Deutsche Reichsbahn-Gesellschaft* = DRG). Dans *Les Réparations allemandes et la France*, vol. II, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1947, p. 533, l'historien et homme politique Étienne Weill-Raynal expliquait : « Les experts [du plan Dawes, TF] écartèrent l'affermage des chemins de fer du Reich à une société qui n'aurait sans doute pu être soulevée contre lui l'opinion publique allemande. Le plan propose donc que le capital-actions soit représenté pour un montant de 13 milliards de marks-or par des actions ordinaires, qui seront la propriété du gouvernement allemand, et pour 2 milliards par des actions de préférence, destinées à être placées dans le public. La participation des Alliés aux recettes des chemins de fer allemands aurait lieu sous la forme d'un service d'obligations ».

<sup>36</sup> « *Verwirtschaftung* », qui n'est pas *Verwirtschaftlichung*, cf. note 26. En langage commun, *Verwirtschaftung* désigne une dilapidation en raison d'une mauvaise gestion (cf. *Deutsches Universalwörterbuch*, *ibid.*, p. 1919 : *ein Vermögen verwirtschaften*). Ici — à l'instar de Heidegger dont « tout l'effort [...] est de prendre, en somme, la langue à sa racine » (G.-A. Goldschmidt, *Heidegger et la langue allemande*, Paris, CNRS Éd., 2016, p. 11) —, Hitler utilise *Verwirtschaftung* dans son sens étymologique, entendons que la dilution (-ung) du pays dans l'économie (-wirtschaft-) ne peut qu'être préjudiciable (*ver-* ; voir *Deutsches Universalwörterbuch*, Berlin, Duden, 2011, p. 1863) ; Cette prise de la langue au pied de la lettre est, parallèlement à « l'utilisation du néologisme » et de « grands termes pompeux pour impressionner », une des caractéristiques de la paranoïa (cf. Ariane Bilheran, *Psychopathologie de la paranoïa*, Paris, Colin, 2016) ; la mécanique verbale heideggerienne, talentueusement décrite par Goldschmidt, *op. cit.*, pp. 156-157), relève d'une personnalité de type paranoïaque (voir David Farrell Krell, « Contributions to Life », in James Risser (éd.), *Heidegger toward the Turn*, New York, State Univ., 1999, p. 269, ainsi que Anton M. Fischer, *Martin Heidegger – Der gottlose Priester*, Zurich, Rüffer & Rub, 2008) ; chez Hitler, dont la paranoïa a été mise en évidence en 1968 par le sociopsychanalyste Gérard Mendel (in *La Révolte contre le père*, Payot), la prise de la langue au pied de la lettre est pourvoyeuse de fantasmes de rédemption, autrement dit d'une thérapie sociale radicale.

<sup>37</sup> C'est-à-dire un enseignement basé sur l'étude de la langue et de la civilisation grecques et latines. Pour comprendre comment les théoriciens et pédagogues nazis ont opéré vis-à-vis des Anciens, voir de Johann Chapoutot, *Le Nazisme et l'Antiquité*, Paris, PUF, 2008, ainsi que *La Révolution culturelle nazie*, Paris, Gallimard, 2017.

Stinnes<sup>38</sup>, fut à l'origine d'un indicible désarroi ; elle n'en fut pas moins aussitôt récupérée pour devenir dans la foulée avec une étonnante rapidité le leitmotiv de tous les charlatans et discoureurs auxquels le destin avait depuis la révolution livré l'Allemagne en les bombardant « hommes d'État »<sup>39</sup>.



*Durant la période qui, en Allemagne, précéda la guerre, l'un des plus redoutables symptômes de décadence fut la propension à faire dans la demi-mesure, laquelle sans exception s'empara de plus en plus de tout et de tous. C'est toujours là une conséquence d'un manque personnel d'assurance face à une quelconque situation, ainsi que d'une absence de courage résultant de multiples facteurs. De surcroît, cette maladie fut favorisée par l'éducation.*

Avant la guerre, l'éducation allemande souffrait d'énormes défaillances. Elle était spécifiquement conçue pour inculquer un pur « savoir »<sup>40</sup> et était beaucoup moins axée sur le « savoir-faire ». Elle attachait encore moins de valeur à la formation du caractère de l'individu — pour autant que celle-ci soit possible —, très peu à l'épanouissement du goût des responsabilités, et absolument aucune à l'éducation de la volonté<sup>41</sup> et de la force de décision. Il en résultait à dire vrai non pas tant de solides individus que ces dociles « puits de science » que nous Allemands avons généralement avant la guerre la réputation d'être, ce qui au demeurant nous valait d'être estimés en conséquence. On aimait l'Allemand pour son caractère maniable mais on le respectait peu, justement en raison de sa faiblesse volitive. Ce n'est pas pour rien si c'est précisément lui qui de pratiquement tous les peuples abdiquait le plus facilement sa nationalité et sa patrie<sup>42</sup>. Le beau proverbe, « Qui tient son chapeau à la main, partout fait son chemin »<sup>43</sup>, en dit long à cet égard.

---

<sup>38</sup> Hugo Stinnes (1870-1924), magnat de la Ruhr, propriétaire du journal *Deutsche Allgemeine Zeitung*, fondateur avec Gustav Stresemann du Parti populaire allemand (*Deutsche Volkspartei = DVP*), force politique d'opposition à la République de Weimar, soutenue par une importante partie de la bourgeoisie nationaliste.

<sup>39</sup> Par exemple : Friedrich Ebert (1871-1923), ex-bourelleur, président du Parti social-démocrate, nommé président de la République de Weimar en février 1919 ; Philipp Scheidemann (1865-1939), typographe, membre de la direction du Parti social-démocrate, président du groupe social-démocrate au *Reichstag* d'où il avait proclamé la république le 9 novembre 1918, chancelier de février à juin 1919, ensuite maire de Kassel ; Gustav Bauer (1870-1944), secrétaire dans un cabinet d'avocat puis aubergiste avant de devenir permanent syndical, député social-démocrate, ministre du travail dans le cabinet Scheidemann qu'il remplace comme chancelier en juin 1919, favorable à la signature du traité de Versailles, après sa démission en mars 1920, membre de plusieurs cabinets ministériels ; Hermann Müller (1876-1931), employé de commerce puis syndicaliste et hautes fonctions au Parti social-démocrate, ministre Affaires étrangères du gouvernement Bauer et à ce titre signataire du traité de Versailles, chancelier de mars à juin 1920 [il réoccupera le poste de juin 1928 à mars 1930].

<sup>40</sup> Ce gavage éducatif, couramment appelé « entonnoir de Nuremberg » (*Nürnberger Trichter*), a été dénoncé par de très nombreux auteurs ayant fait leur scolarité à l'époque de Guillaume II ; cf. T. Feral, *Culture et dégénérescence en Allemagne*, Paris, L'Harmattan, 1999, pp. 99-101.

<sup>41</sup> « *Erziehung des Willens* » ; on peut se demander si Hitler avait connaissance de *L'Éducation de la volonté* du pédagogue hygiéniste français Jules Payot (1894) dont la traduction allemande (*Die Erziehung des Willens*) avait été publiée en 1904 et était régulièrement rééditée.

<sup>42</sup> Allusion à l'émigration massive qui toucha l'Allemagne au XIX<sup>e</sup> siècle, vers l'Amérique (voir la *Maison allemande de l'émigration* à Bremerhaven), mais aussi la France (cf. Mareike König et al., *Deutsche Handwerker, Arbeiter und Dienstmädchen in Paris. Eine vergessene Migration im 19. Jahrhundert*, Munich, Oldenbourg Verlag, 2003 ; les travaux d'André Nicaud sur « Les Allemands de la Villette », ainsi que ceux de l'association Histoire et Mémoires d'Aubervilliers dont un quartier avait été baptisé la petite Prusse....).

Ce comportement social<sup>44</sup> prit toutefois un tour carrément néfaste à partir du moment où il détermina également les règles protocolaires obligées lors des face-à-face avec le monarque. Ce protocole exigeait : ne jamais contredire, mais toujours approuver en bloc ce qu'il plaît à Sa Majesté de daigner exprimer. Or c'est justement là qu'il était absolument indispensable de faire preuve en toute liberté de dignité virile, sinon il était fatal que l'institution monarchique en vienne un jour à périr de toutes ces courbettes ; car il ne s'agissait de rien d'autre que de courbettes ! Il n'y avait bien que de vils lèche-bottes et individus visqueux — bref tous ces décadents qui depuis toujours se sentaient plus à l'aise auprès des plus hauts trônes que les âmes intègres et scrupuleusement honnêtes — pour considérer cela comme la règle absolue à respecter dans les rapports avec les porteurs d'une couronne ! À côté d'une pleine soumission à leur seigneur et nourricier, ces courtisans<sup>45</sup> « inégalablement servilissimes » ont indéniablement fait preuve de tout temps à l'égard du reste de l'humanité de la plus grande arrogance, le pire étant quand ils se complaisaient à se présenter effrontément au commun des mortels comme les uniques « représentants authentiques de la monarchie » ; une véritable impudence comme seul en est capable un ver parasite, qu'il soit anobli ou non anobli ! Car en vérité, ce sont bel et bien ces gens-là qui ont été les fossoyeurs de la monarchie et particulièrement de l'idée monarchique. On ne saurait concevoir les choses autrement qu'ainsi : un homme qui est prêt à s'engager pour une cause ne sera jamais et ne peut jamais être un hypocrite ni un lèche-bottes sans caractère. Celui qui est véritablement soucieux de préserver et de faire avancer une institution sera attaché à elle jusqu'à la dernière fibre de son cœur et ne pourra pas encaisser qu'elle soit affectée par quoi que ce soit qui puisse lui porter préjudice<sup>46</sup>. Pour autant, il n'ira pas alors vociférer en public comme le faisaient — tous avec exactement la même duplicité — les « amis » démocratiques de la monarchie<sup>47</sup> ; en revanche, il mettra très solennellement en garde Sa Majesté, le porteur de la couronne soi-même, et tentera de lui faire entendre raison<sup>48</sup>. En l'occurrence, il se départira et devra absolument se départir du point de vue selon lequel Sa Majesté resterait là encore libre d'agir selon son bon plaisir quand bien même cela devrait-il conduire et conduira manifestement à une catastrophe ; il lui incombera au contraire en pareil cas de protéger la monarchie

<sup>43</sup> « *Mit dem Hute in der Hand kommt man durch das ganze Land* » ; entendons par-là que la politesse et l'humilité sont les clés de la réussite. La formule devenue proverbiale est de l'écrivain, poète et journaliste autrichien Johann Nepomuk Vogl (1802-1866) in *Fruchtkörner aus deutschem Grund und Boden*, Vienne, Adoph, 1830, p. 53. Elle n'est pas sans rappeler la formule biblique du *Livre des proverbes*, XXIX / 23, « *L'esprit humble se saisit de la gloire* », que l'on trouve aussi traduite par « *Qui s'abaisse obtient de l'honneur* ».

<sup>44</sup> Dans son essai *Entfremdung und Illusion. Soziales Handeln in der Moderne* (Tübingen, Mohr, 1997), le sociologue de Hambourg Horst Pöttker explique (p. 275) : « *Ce qui est frappant dans Mein Kampf, c'est le reproche récurrent d'une soumission passive et apathique vis-à-vis du souverain* » (c'est-à-dire Guillaume II).

<sup>45</sup> « *Kreaturen* », ici au sens méprisant indiqué par le *Duden / Stilwörterbuch* (1963, p. 349) : « *charakterloser, abhängiger Günstling* ».

<sup>46</sup> Dans la traduction française « classique » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 123, ligne 22), le sens de « *der wird [...] es gar nicht zu verwinden vermögen, wenn sich in ihr [= Institution] irgendwelche Schäden zeigen* » a été détourné : « *ne s'en détachera pas même s'il y découvre quelques défauts* » !

<sup>47</sup> C'est-à-dire les députés du *Reichstag*, où les débats étaient effectivement publics (art. 22 de la Constitution de 1871). Sur les forces parlementaires alors en présence, voir Thomas Nipperdey, *Deutsche Geschichte 1866-1918*, vol. 2 : *Machtstaat vor der Demokratie*, Munich, Beck, 1992, ainsi que Wilfried Loth, *Das Kaiserreich : Obrigkeitsstaat und politische Mobilisierung*, Munich, DTV, 1996.

<sup>48</sup> Voir dans cet esprit les personnages de Gneisenau (Horst Caspar, 1913-1952) et Nettelbeck (Heinrich George, 1893-1946) dans le film *Kolberg*, réalisé entre novembre 1943 et décembre 1944 par Veit Harlan (1899-1964).

contre le monarque, et ce quels que soient les risques. Si la valeur de cette institution relevait de la personnalité du monarque en place, ce serait alors la pire institution imaginable ; car il est plus que rare que les monarques soient des élites côté sagesse et raison, ou même simplement fermeté de caractère, comme on se complaît à les présenter. Seuls y croient les lèche-bottes et faux derches professionnels, mais tous les hommes droits — et c'est bien là ceux qui sont encore les plus précieux dans l'État — ne pourront que se sentir rebutés par le fait que soit avancée une telle ineptie<sup>49</sup>. Pour eux, l'histoire est l'histoire et la vérité la vérité, même quand il s'agit des monarques. Non, le bonheur de posséder un grand monarque ayant la stature d'un grand homme est si peu fréquemment concédé aux peuples que ceux-ci doivent déjà s'estimer satisfaits lorsque la malignité du sort leur fait au moins grâce d'une dérive encore plus pernicieuse.

En conséquence, la valeur et l'importance de l'idée monarchique ne résident pas dans la personne du monarque lui-même, sauf si le ciel décide de placer la couronne sur les tempes d'un héros génial comme Frédéric le Grand ou d'un sage comme Guillaume 1<sup>er</sup><sup>50</sup>. Cela arrive une fois tous les siècles et rarement plus souvent. Mais sinon l'idée prime ici sur la personne, sachant que le sens de cette institution ne peut résider ailleurs que dans l'institution en soi. Du coup, le monarque lui-même tombe dans la catégorie des serviteurs. Il n'est alors, lui aussi, rien de plus qu'un rouage dans la machine, et il doit en tant que tel s'acquitter de ses obligations. Lui aussi a alors à se plier à la finalité transcendante ; partant, ce n'est plus celui qui laisse sans mot dire le porteur de la couronne profaner celle-ci qui est « monarchique », mais tout au contraire celui qui empêche qu'il en soit ainsi. Autrement, si le sens ne résidait pas dans l'idée mais à toute force dans la personne « sacralisée », on n'aurait même pas le droit de procéder à la destitution d'un prince manifestement malade mental.

Il est nécessaire d'expliquer ceci dès aujourd'hui, vu que ces derniers temps réémergent toujours plus de leurs retraites des personnages à la conduite déplorable desquels l'effondrement de la monarchie est plus que largement imputable. Avec une impudence non dénuée d'une certaine naïveté, voilà que ces gens se remettent actuellement à parler de « leur » roi — qu'ils n'avaient pourtant pas hésité à si lamentablement laisser tomber quelques années auparavant, alors que l'heure était critique — et entreprennent de faire passer pour un mauvais Allemand quiconque se refuse à mêler sa voix à leurs tirades mensongères. Et en vérité, ce sont là exactement les mêmes pétochards qui en 1918 prirent la poudre d'escampette à la vue du moindre brassard rouge, abandonnèrent leur roi à sa royauté, troquèrent à la hâte leur hallebarde pour une canne, passèrent des cravates neutres, et s'évanouirent comme par enchantement dans la nature sous l'aspect de pacifiques « citoyens » !<sup>51</sup>. Subitement, ils avaient disparu, ces valeureux champions de la

<sup>49</sup> La traduction française « classique » (cf. [www.abc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 123, ligne 34) propose : « rebutés à l'idée même d'avoir à repousser du pied une telle sottise » : contre-sens sur le verbe « vertreten » !

<sup>50</sup> Sous le troisième Reich, trois films ont été consacrés à Frédéric le Grand (1712-1786) : *Der alte und der junge König* (*Les deux rois*, Hans Steinhoff, 1935), *Fridericus* (Johannes Meyer, 1936), *Der große König* (*Le grand roi*, Veit Harlan, 1942) ; le film *Preußische Liebesgeschichte* (Histoire d'amour en Prusse, Paul Martin, 1938) évoquant un épisode de la vie de Guillaume 1<sup>er</sup> fut interdit par Goebbels en raison du scandale qui aurait pu éclater du fait de sa liaison bien connue avec l'actrice principale, Lida Baarova, et à laquelle le *Führer* en personne mit un terme.

<sup>51</sup> Comme l'indique Stephan Malinowski dans *Vom König zum Führer* (Berlin, Akademie Verlag, 2003, pp. 252-253), les nazis considéraient que la noblesse allemande s'était totalement discréditée par sa lâcheté à la fin de la guerre ; dans un discours prononcé le 28 mai 1934 à Altenesch (Basse-Saxe), le « Chef de la paysannerie du Reich » et ministre de l'Agriculture, Richard Walther Darré, statua sans

royauté, et ce n'est qu'après que se soit — grâce à l'activité d'autres — suffisamment calmé l'ouragan de la révolution pour qu'on se sente à nouveau de taille à hurler à pleins poumons son « gloire au roi ! », que ces « serviteurs et conseillers » de la couronne se mirent à prudemment refaire surface. Et voici qu'ils sont maintenant tous de retour, leur regard nostalgique braqué sur leur vie bénie d'antan<sup>52</sup>, pouvant à peine contenir leur ferveur pour le roi et leur ardeur à agir... jusqu'au jour où, à la réapparition du premier brassard rouge, tous ces fantômes profiteurs de l'ancienne monarchie se débiteront de nouveau comme les souris à la vue du chat<sup>53</sup>.

Si les monarques n'étaient pas personnellement responsables dans cette histoire, on pourrait les plaindre du fond du cœur d'avoir aujourd'hui de tels défenseurs. Mais en tout cas, ils peuvent à juste titre être persuadés que de tels chevaliers ne sont bons qu'à perdre des trônes et sûrement pas à conquérir des couronnes.

Toujours est-il que ce comportement dévot fut une erreur de l'ensemble de notre éducation qui eut des conséquences particulièrement abominables pour l'institution. Car c'est de son fait que ces personnages pitoyables ont pu être présents auprès de toutes les cours et saper progressivement les fondements de la monarchie.

Au moment où l'édifice finit par vaciller, ils s'étaient volatilisés. Évidemment : des lèche-bottes et des faux-culs ne se font pas tuer pour leur maître. Que les monarques ne sachent jamais cela et persistent presque systématiquement à l'ignorer, voilà ce que de tout temps a causé leur perte.



*Une des conséquences de cette éducation aberrante fut la lâcheté devant la responsabilité et, dans son sillage, la faiblesse dans le règlement des problèmes même vitaux.*

En vérité, le point de départ de cette épidémie se situe chez nous en grande partie dans l'institution parlementaire où le germe de l'irresponsabilité est carrément mis en culture. Malheureusement, cette maladie se propagea progressivement à tous les autres domaines de la vie, et avec le plus de virulence à tout ce qui concernait l'État.

---

ambages qu'il n'y avait aucune raison pour que l'on restitue leur place à de tels gens qui avaient abandonné leur patrie en plein malheur (« *Leute [...], die uns im Augenblick unserer größten Gefahr verlassen haben !* »); il précisa même qu'en cas de retour, l'empereur Guillaume II passerait immédiatement devant la Cour de Justice de la Communauté raciale populaire (*Volksgerichtshof*) nouvellement créée (cf. T. Feral, *Justice et nazisme*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 40 sq.). Contrairement à ce qu'avaient espéré nombre de sympathisants du *Führer* (cf. le personnage de Wiegand in Dietrich Seiffert, *Einer war Kisselbach*, Reinbek, RoRoRo, 1980, p. 7 sq.), il n'a jamais été question pour les nazis de rétablir la monarchie ; néanmoins, nombreux seront les nobles qui s'afficheront aux côtés de Hitler ((entre autres le *Kronprinz* Guillaume et surtout son frère Auguste-Guillaume), seront membres de la NSDAP, de la SA ou de la SS (voir sur Internet *Blaues Blut und braune Brut*, ainsi que *Adelige Funktionäre in der NSDAP*).

<sup>52</sup> « *äugen sehnsuchtsvoll nach den Fleischtöpfen Ägyptens zurück* » ; l'expression « *Fleischtöpfe Ägyptens* » (« les marmites de viande d'Égypte ») est tirée de la Bible, Exode XVI / 3 : « *Et les enfants d'Israël étant dans ce désert, murmurèrent tous contre Moïse et Aaron, en leur disant : Plût à Dieu que nous fussions morts dans l'Égypte par la main du Seigneur, lorsque nous étions assis près des marmites pleines de viande et que nous mangions du pain tant que nous voulions.* » ; aux yeux des Hébreux, mieux aurait encore valu rester en esclavage au pays des pharaons où ils avaient quand même de quoi se nourrir, que d'errer et de crever de faim dans le désert du Sinäï.

<sup>53</sup> La traduction française « classique » (cf. [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 124, lignes 20-21) n'a aucun sens : « [...] brassard rouge et où se déchire de nouveau le mirage de l'ancienne monarchie... comme les souris fuient devant le chat » ???



Partout on se mit à se dérober à ses responsabilités, raison pour laquelle on s'en tint préférentiellement à des demi-mesures tout à fait insuffisantes ; au vu de l'emploi ; Il suffit d'observer l'attitude des différents gouvernements vis-à-vis d'une série de phénomènes véritablement nocifs de notre vie publique pour se rendre compte à moindre frais de la terrible signification de la généralisation de la demi-mesure et de la lâcheté devant la responsabilité.

Je ne retiendrai que quelques cas tirés de la multitude des exemples existants :

On se plaît habituellement, spécialement dans les milieux journalistiques, à qualifier la presse de « grande puissance » au sein de l'État. C'est un fait que son importance est réellement monstrueuse. Son pouvoir est loin d'être surfait : elle assure en effet la continuation de l'éducation à l'âge adulte.

À cet égard, Il est grosso modo possible de répartir ses lecteurs en trois groupes :

- premier groupe, ceux qui croient tout ce qu'ils lisent ;
- deuxième groupe, ceux qui ne croient plus rien du tout ;
- troisième groupe, les esprits qui lisent de façon critique et se forment un jugement.

Le premier groupe est numériquement de loin le plus grand. Il est composé de la grande masse du peuple et représente en conséquence la partie de la nation la moins évoluée intellectuellement. Il ne saurait être défini par une quelconque appartenance professionnelle, mais tout au plus en fonction du niveau général d'intelligence. Il inclut tous ceux qui, de naissance ou par le biais de leur éducation, n'ont pas été dotés d'une pensée autonome et qui, en partie par ignorance, en partie par faiblesse, gobent tout ce qu'on leur présente imprimé noir sur blanc. Il inclut également cette catégorie de fainéants qui certes seraient à même de penser par eux-mêmes mais qui, par pure paresse intellectuelle, se saisissent avec reconnaissance de tout ce qu'un autre a déjà pensé, en se retranchant humblement derrière l'hypothèse que celui-ci aura déjà fait copieusement travailler ses méninges. Assurément, chez tous ces gens qui représentent la grande masse, l'influence de la presse sera colossale. Ils ne sont pas aptes ou pas disposés à analyser par eux-mêmes ce qui leur est proposé, de telle sorte que leur opinion globale sur l'ensemble des problèmes du jour se réduit presque exclusivement à l'influence extérieure d'autrui. Ce peut être un avantage si leur information est assurée par des gens sérieux et attachés à la vérité, mais c'est un désastre si ce sont des fripouilles et des menteurs qui sont à la manœuvre.

Le deuxième groupe est nettement plus restreint. Il est en partie constitué d'éléments ayant initialement appartenu au premier groupe qui, après avoir longtemps vécu d'amères désillusions, ont radicalement tourné casaque pour ne plus rien croire de ce qui se présente à leurs yeux sous forme imprimée. Ils détestent tous les journaux ; ou bien ils n'en lisent absolument aucun, ou bien ils entrent systématiquement en rage contre le contenu, vu que celui-ci n'est de leur point de vue qu'un tissu de mensonges et de contrevérités. Ces individus sont difficilement gérables du fait qu'ils feront toujours preuve de méfiance, même s'il s'agit de la vérité. Ils sont par là même perdus pour tout travail positif.

Reste le troisième groupe qui est de loin le plus petit ; il se compose des esprits possédant une réelle finesse intellectuelle auxquels des dispositions naturelles et leur éducation ont appris à penser de façon autonome ; ils cherchent à se forger leur propre jugement sur toute chose et n'ont de cesse de soumettre avec une extrême méticulosité la totalité de ce qu'ils lisent à une analyse personnelle et allant dans le sens d'un développement plus poussé<sup>54</sup>. Ils ne regarderont pas un journal sans que

---

<sup>54</sup> Il va de soi que le *Führer* se considère comme appartenant à cette catégorie...



leur cerveau soit constamment en éveil et le rédacteur se trouve alors dans une situation épineuse. C'est pourquoi les journalistes n'aiment ce type de lecteurs qu'avec réticence.

Pour les membres de ce troisième groupe, les aberrations qu'est susceptible de pondre un journal sont, il faut bien le dire, pas très dangereuses ou même très significatives. Ils se sont de toute manière la plupart du temps accoutumés au cours de leur existence à voir par principe en tout journaliste un coquin qui ne dit la vérité qu'épisodiquement. Mais par malheur, l'importance de ces êtres magnifiques réside uniquement dans leur intelligence et non dans leur nombre — une catastrophe à une époque où la sagesse n'est rien et où la majorité est tout ! Aujourd'hui, alors que c'est le bulletin de vote de la masse qui est prépondérant, le poids décisionnel se trouve comme de juste entre les mains du groupe le plus nombreux, autrement dit le premier : le ramassis des niais et des crédules.

Il est de toute première urgence pour l'État et la communauté ethnique d'empêcher que ces êtres soient la proie d'éducateurs miteux, ignares, voire mal intentionnés. C'est la raison pour laquelle il est du devoir de l'État de surveiller leur éducation et d'empêcher que soit fait n'importe quoi. À cet égard, il doit en particulier avoir l'œil sur la presse, car son influence sur ces êtres est de loin la plus forte et la plus incisive du fait qu'elle intervient non pas de façon transitoire mais en continu. C'est dans la régularité et la répétition constante de cet enseignement que réside son pouvoir absolument inouï. S'il est un secteur où l'État ne peut se permettre d'oublier que tous les moyens doivent concourir au même but, c'est précisément celui-ci ; il n'a pas le droit de se laisser troubler par le boniment d'une prétendue « liberté de la presse » ni de se laisser prendre au discours visant à le détourner de son devoir et à priver la nation de la nourriture dont elle a besoin et qui lui est salutaire ; il est indispensable qu'il s'assure la maîtrise de ce moyen d'éducation du peuple avec une impitoyable détermination, afin de le mettre au service de l'État et de la nation.

Mais en quoi a consisté la nourriture servie par la presse allemande durant la période précédant la guerre ? N'était-ce pas le pire poison imaginable ? N'a-t-on pas instillé dans le cœur de notre communauté ethnique un pacifisme on ne peut plus pernicieux à une époque où le reste du monde s'apprêtait déjà à étouffer l'Allemagne lentement mais sûrement ? La presse n'avait-elle pas, alors que c'était encore la paix, infusé dans le cerveau des membres de notre communauté ethnique le doute quant au droit de leur propre État, et ce dans le but de les restreindre d'avance dans leur choix des moyens appropriés à sa défense ? Est-ce que ce ne fut pas la presse allemande qui sut rendre appétissante l'ineptie de la « démocratie occidentale » aux yeux de notre communauté ethnique au point que, gagnée par tant de tirades enthousiastes, celle-ci finit par croire qu'elle pouvait confier son avenir à une Société des Nations ?<sup>55</sup> N'est-ce pas elle qui a contribué à mettre notre communauté ethnique à l'école d'une lamentable immoralité ? N'a-t-elle pas ridiculisé la morale et les bonnes mœurs en les dénonçant comme archaïques et petites-bourgeoises jusqu'à ce qu'enfin notre nation soit, elle aussi, entrée dans la « modernité » ?<sup>56</sup> N'a-t-elle

---

<sup>55</sup> Au moment où Hitler écrit cela, les pourparlers en vue de l'entrée de l'Allemagne à la SDN viennent de s'amorcer (septembre 1923) ; il faudra attendre le 8 septembre 1926 pour que son admission soit effective, sur pied d'égalité avec les grandes puissances ; Hitler en sortira le 19 octobre 1933 (six lignes tapées à la machine adressées par le ministre des Affaires étrangères du Reich, Konstantin von Neurath, au secrétaire général de l'organisation, Joseph Avenol).

<sup>56</sup> Autrement dit l'ordre démocratique ; Hitler se rattache ici à la critique nietzschéenne de la « modernité démocratique » qui, née du christianisme, et des idées des Lumières et de la Révolution française, a substitué à l'*homo hierarchicus* l'*homo aequalis* ; l'abolition du principe hiérarchique de sélection est contraire à l'intérêt de l'espèce. Sur l'attitude paradoxale qu'ont manifestée nazis vis-à-

pas, par ses attaques constantes, sapé les fondements de l'autorité de l'État, tant et si bien qu'il a suffi d'une chiquenaude pour faire s'effondrer cet édifice ? A-t-elle une seule fois hésité à user de tous les moyens pour lutter contre toute volonté de rendre à l'État ce qui est à l'État<sup>57</sup> ? N'a-t-elle pas par ses critiques continues discrédité l'armée, saboté le service militaire obligatoire, appelé à refuser les crédits militaires, etc..., jusqu'à ce que le résultat soit devenu inéluctable ?<sup>58</sup>

L'activité de la presse dite libérale fut à l'égard de la communauté ethnique allemande et du Reich allemand un travail de fossoyeurs. Inutile de parler ici des torchons marxistes truffés de mensonges ; mentir est pour eux une nécessité vitale comme la chasse aux souris pour le chat ; leur tâche se résume en tout et pour tout à briser l'échine raciale-populaire et nationaliste de notre communauté ethnique afin de la rendre mûre pour le joug esclavagiste du capital international et de ses maîtres, les Juifs.

Et qu'a entrepris l'État contre cet empoisonnement massif de la nation ? Rien, mais alors absolument rien ! Quelques décrets ridicules, quelques sanctions quand la vilénie prenait un tour trop violent, un point c'est tout. En revanche, on espérait se concilier les bonnes grâces de ce fléau par des flatteries, par la reconnaissance de la « valeur » de la presse, de son « importance », de sa « mission éducative », et un tas d'autres imbécilités du même genre — mais les Juifs accueillaient cela avec un sourire matois et se fendaient en retour d'un merci empreint de malice.

Pourtant la raison de cette ignominieuse défaillance de l'État résidait beaucoup moins dans la mésestimation du danger que dans une révoltante lâcheté et dans la frilosité que celle-ci engendrait en ce qui concernait l'ensemble des décisions et mesures prises. Personne n'avait le courage de recourir à des moyens radicaux et infaillibles ; au contraire, là comme partout ailleurs, on se contentait de bricoler en n'employant que des recettes homéopathiques, et au lieu de frapper au cœur, on excitait la vipère à l'extrême — avec comme conséquence que non seulement il n'y eut aucune évolution, mais que bien au contraire la puissance des institutions qu'il aurait fallu combattre s'accrut d'année en année.

Le combat défensif du gouvernement allemand d'alors contre la presse — principalement d'origine juive — qui corrompait lentement la nation était fluctuant, sans détermination, mais surtout sans le moindre objectif distinct. À ce moment-là, l'intelligence fit complètement défaut à nos hauts fonctionnaires gouvernementaux, aussi bien dans l'estimation de l'importance de ce combat que dans le choix des moyens et l'établissement d'une stratégie claire. Au coup par coup, on appliquait quelques mesurette, on incarcérait parfois pour quelques semaines voire quelques mois une vipère journalistique qui mordait trop violemment, mais on laissait parfaitement en paix le nid où proliféraient les serpents.

Bien entendu — c'était là également pour partie le fruit de la tactique machiavélique de la Juiverie d'une part, ainsi que d'une réelle bêtise et d'une réelle naïveté de nos hauts fonctionnaires gouvernementaux d'autre part. Le Juif était bien trop futé pour

---

vis de la modernité, voir Riccardo Bavaj, *Die Ambivalenz der Moderne im Nationalsozialismus*, Munich, Oldenbourg Verlag, 2003.

<sup>57</sup> Cf. *Évangile selon Saint Matthieu*, XXII / 21 : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » ; interprétant cette phrase, le pasteur et théologien luthérien antinazi Dietrich Bonhoeffer (1906-1945) avait souligné dès 1932 que certes il convient de « rendre à l'État ce qui appartient à l'État », mais que si jamais l'État en venait à exiger des citoyens des agissements contraires aux préceptes du Christ, il s'imposerait alors d'entrer en résistance. Arrêté en avril 1943, il finira assassiné au camp de concentration de Flossenbürg.

<sup>58</sup> La conscription sera rétablie par Hitler le 16 mars 1935 en violation du traité de Versailles (Loi pour la constitution de la *Wehrmacht* = *Gesetz für den Aufbau der Wehrmacht*) ; suivront en mai les lois de programmation militaire (*Wehrgesetze*).

permettre que la totalité de sa presse soit attaquée de façon homogène. Non, il y en avait une partie qui était là pour servir de couverture à l'autre. Tandis que les journaux marxistes menaient une campagne absolument abjecte contre tout ce qui peut être sacré pour les humains, tiraient à boulets rouges sur l'État et le gouvernement de la manière la plus infâme, montaient les uns contre les autres de larges pans de la communauté raciale populaire, les journaux démocrates-bourgeois juifs avaient le chic pour se donner l'apparence de la fameuse objectivité, évitaient avec grand soin les paroles insultantes, sachant parfaitement que toutes les têtes sans cervelle ne sont aptes à juger que sur l'aspect extérieur des choses et ne possèdent jamais la capacité de pénétrer en leur cœur, de telle sorte que chez elles la valeur d'une chose se voit mesurée à l'aune de cet aspect extérieur au lieu de l'être en fonction de son contenu ; une faiblesse humaine à laquelle ils doivent l'estime qu'on leur porte.

Pour ces gens, le *Frankfurter Zeitung*<sup>59</sup> représentait et représente à l'évidence la quintessence de la bienséance. Elle n'emploie en effet jamais d'expressions crues, refuse toute brutalité physique, en appelle toujours à combattre par les « armes de l'esprit », ce qui — fort curieusement — tient tout particulièrement à cœur aux individus justement les plus dépourvus d'esprit. C'est là un résultat de notre demi-culture qui détache l'humain de l'instinct naturel, l'imprègne d'un certain savoir sans toutefois parvenir à le conduire à la connaissance ultime du fait que ce ne sont pas le zèle et la bonne volonté seuls qui peuvent en l'occurrence être d'une quelconque utilité si l'intelligence nécessaire, à savoir celle qui est innée, fait défaut. La connaissance ultime est toujours la compréhension des causes instinctuelles — ce qui veut dire : l'humain ne doit jamais commettre la folie de croire qu'il a réellement accédé au rang de seigneur et maître de la nature — sentiment que procure très facilement la vanité d'une demi-culture ; au contraire, il lui faut comprendre la nécessité fondamentale de la prédominance de la nature et réaliser combien sa propre existence est soumise à ces lois du combat qu'il faut perpétuellement livrer avec acharnement pour s'élever à un niveau supérieur<sup>60</sup>. Il sentira alors que, dans un monde où des planètes gravitent autour de soleils, où des lunes tournent autour de planètes, où c'est toujours seule la force qui est maîtresse de la faiblesse — en la contraignant à être à sa botte ou sinon en la réduisant à néant —, l'humain ne saurait bénéficier de lois spéciales. Lui aussi est inféodé aux principes éternels de cette sagesse ultime. Il peut tenter de les comprendre, mais s'en affranchir, il ne le pourra jamais.

Or c'est précisément à l'intention de notre demi-monde<sup>61</sup> intellectuel que le Juif écrit sa presse dite pour public cultivé. C'est pour ces gens-là que sont conçus le *Frankfurter Zeitung* et le *Berliner Tageblatt*<sup>62</sup> qui adoptent un ton adapté à leur profil

<sup>59</sup> « Gazette de Francfort », fondée en 1856 par les banquiers Leopold Sonnemann et Heinrich Bernhard Rosenthal, tous deux d'origine juive ; elle comptera dans ses rangs, jusqu'à leur émigration en 1933, des collaborateurs prestigieux tels Walter Benjamin, Siegfried Kracauer, Thomas et Heinrich Mann, Alfred Döblin, Lion Feuchtwanger, etc...

<sup>60</sup> Une obsession de Hitler, inspirée par ce qu'il glané chez Schopenhauer, Darwin, Nietzsche, et quelques autres ; cf. Timm Ebner, *Nationalsozialistische Kolonialliteratur*, Paderborn, Fink, 2016, p. 110 sq. : « *Naturgesetz* ».

<sup>61</sup> « *Halbwelt* » ; calqué sur le français (cf. la comédie d'Alexandre Dumas fils, *Le Demi-monde*, 1855), le terme désignait *grosso modo* depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ceux que l'on appelle aujourd'hui les « bobos ».

<sup>62</sup> « Quotidien berlinois », créé en 1872 par Rudolf Mosse et dirigé successivement par Arthur Levysohn et de 1906 à 1933 par Theodor Wolff, ami de la pacifiste Bertha von Suttner et de Theodor Herzl ; exilé à Nice, Wolff sera livré en juin 1943 aux nazis par la police italienne d'occupation et déporté au camp de Sachsenhausen ; gravement malade, il mourra le 20 septembre à l'hôpital juif de Berlin-Wedding qui servait d'annexe médicale au camp.

et ainsi exercent leur action sur eux. Évitant avec le plus grand soin toutes les formes se présentant comme trop crues, ils n'en déversent pas moins dans le cœur de leurs lecteurs le poison d'un autre sang<sup>63</sup>. Sous un geyser de belles phrases et de belles formules, ils les endorment dans la croyance que ce sont réellement la science pure et même la morale qui constituent le ressort de leur activité, alors qu'il ne s'agit en vérité que de l'art aussi génial que rusé de déposséder par ce biais l'adversaire de l'arme par excellence contre la presse<sup>64</sup>. Car du fait que les uns dégoulinent de bienséance, tous les crétins sont d'autant plus portés à les croire lorsqu'ils affirment qu'il ne s'agit chez les autres que de légers excès qui toutefois ne sauraient en aucun cas conduire à une atteinte à la liberté de la presse — ainsi qu'on nomme ce scandaleux procédé pour mentir en toute impunité à notre communauté ethnique et l'empoisonner. Aussi appréhende-t-on de s'en prendre à cette clique de bandits, de crainte d'être alors immédiatement pris à partie par la presse « respectable » ; une crainte qui n'est que trop justifiée. En effet, à peine tente-t-on de s'en prendre à un de ces journaux infâmes qu'aussitôt tous les autres lui apportent leur soutien, tout en se gardant bien, Dieu les en préserve, d'approuver les modalités de son combat — il y va uniquement du principe de la liberté de la presse et de la liberté de l'opinion publique ; c'est là la seule chose qu'il s'agit de défendre. Mais face à ces clameurs, les hommes les plus forts flanchent, vu qu'elles émanent intégralement de la bouche de journaux « respectables ».

C'est ainsi que ce poison put avoir le champ libre pour envahir le circuit sanguin de notre communauté raciale sans que l'État ait possédé la force de se rendre maître de la maladie. Au travers des mesurées ridicules qu'il mettait en œuvre pour la combattre se profilait déjà la menace du déclin du Reich. *Car une institution qui n'est plus résolue à se protéger elle-même en usant de toutes les armes creuse sa propre tombe*. Toute demi-mesure est le symptôme flagrant du déclin intérieur auquel doit obligatoirement succéder et succèdera tôt ou tard l'effondrement extérieur.

Je crois que la génération d'aujourd'hui, bien guidée, aura beaucoup plus de facilité à maîtriser ce danger. Elle a vécu différentes expériences qui ont eu le pouvoir de passablement renforcer les nerfs de celui qui n'en était pas venu à les perdre<sup>65</sup>. Il est sûr que le Juif ne manquera pas dans les temps à venir de pousser des cris d'orfraie dans ses journaux dès l'instant où, en mettant la main sur son repaire privilégié, on coupera court au scandale de la presse, placera ce moyen éducatif au service de l'État, et ne tolérera plus qu'il soit entre les mains d'étrangers à notre communauté raciale populaire et d'ennemis de notre communauté raciale populaire<sup>66</sup>. Mais je crois

---

<sup>63</sup> « *das Gift aus anderen Gefäßen* » ; le mot *Gefäß* a ici selon moi le sens de « vaisseau sanguin » ; en effet, Hitler a la conviction que par le biais de leur presse les juifs s'ingénient à porter les toxines que recèle leur sang au sein du corps communautaire germanique.

<sup>64</sup> Voir Norbert Frei et Johannes Schmitz, *Journalismus im Dritten Reich*, Munich, Beck, 2011, p. 39 sq. : « *Die großen demokratischen Zeitungen* ».

<sup>65</sup> C'est ce que l'on appellera le « *Fronterlebnis* », l'expérience du front ; cf. Jean-Michel Palmier, *Ernst Jünger*, Paris, Hachette, 1995, p. 30 : « *La „grande guerre“ fondera une „tradition héroïque“ sans cesse magnifiée par la propagande du III<sup>e</sup> Reich* ».

<sup>66</sup> Moins de huit mois après l'arrivée des nazis au pouvoir sera créée le 22 septembre 1933, sous l'égide du ministre du Reich à l'Éducation populaire et à la Propagande Joseph Goebbels, une « Chambre culturelle du Reich » (*Reichskulturkammer*) contrôlant toutes les activités d'ordre artistique et intellectuel ; une de ses sept sections sera dévolue à la presse (*Reichspressekammer*) ; les journalistes devront en être obligatoirement membre pour pouvoir exercer leur métier. Le 4 octobre 1933, suivra la « Loi sur la profession journalistique » qui exigera que les journalistes soient de nationalité allemande, de pure origine « aryenne », et bien sûr dévoués au régime.

que cela nous dérangera moins, nous les jeunes<sup>67</sup>, qu'autrefois nos pères. Un obus de trente centimètres a toujours sifflé plus fort que mille vipères journalistiques juives — eh bien, qu'il siffle!<sup>68</sup>.

**© Association Amoureux d'Art en Auvergne  
Clermont-Ferrand / septembre 2018**

**Tout emprunt à cette traduction et aux commentaires  
qui l'accompagnent est autorisé sous réserve de la mention**

*T. Feral, Ce que dit réellement Mein Kampf,  
www.quatre.com, septembre 2018.*

---

<sup>67</sup> Lors qu'il écrit cela, Hitler a 35 ans.

<sup>68</sup> Hitler n'est pas de ceux qui font dans le détail ; cette phrase vient en complément de ce qu'il a précédemment évoqué, à savoir la nécessité de se « protéger [...] en usant de toutes les armes » ; comme l'a expliqué Franz Maria Sonner (*Ethik und Körperbeherrschung*, thèse Ludwig-Maximilian-Univ / Munich, 1982 ; Opladen, Westdeutscher Verlag, 1984, p. 219), c'est là pour le *Führer* la seule attitude qu'il convient d'adopter face à la presse judéo-démocratique ; donc, il ne s'agit pas de « laisser siffler les journalistes » (trad. fr. « classique », [www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr](http://www.abbc3.com/historia/hitler/mkampf/fr), p. 128, ligne 18-19), mais au contraire de leur couper radicalement le sifflet.